

Le « jeune » théâtre en région : une tautologie

Micheline Cambron

Number 36 (3), 1985

1980-1985 : L'ex-jeune théâtre dans de nouvelles voies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27451ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cambron, M. (1985). Le « jeune » théâtre en région : une tautologie. *Jeu*, (36), 284–286.

le «jeune» théâtre en région: une tautologie

On a peine à imaginer ce qu'est la réalité du jeune théâtre en région (lire: hors de Montréal et de Québec) si l'on ne connaît pas les particularités qu'épouse la vie culturelle en ces lieux excentriques. Car, il faut bien le dire, le jeune théâtre régional est doublement marginal, d'abord dans son écart par rapport aux foyers culturels principaux du Québec et ensuite — seulement ensuite — parce qu'il est «jeune». D'ailleurs, l'absence de théâtre professionnel en région pourrait soulever un doute sérieux quant à la possibilité d'existence d'un théâtre régional qui ne soit pas «jeune». J'y reviendrai. Cependant, il convient d'abord d'examiner les contraintes particulières que rencontre le théâtre qui se pratique en région.

Une première série de contraintes est liée aux caractéristiques sociales des diverses régions du Québec: leur composition démographique, leur composition socio-économique, leur organisation sociale constituent autant d'éléments imposant au théâtre en région des modes de survivance particuliers. Ainsi, la composante démographique me paraît aussi importante que négligée. Ce n'est un secret pour personne que la population des petites villes vieillit plus vite que celle de la métropole, et ce, malgré la présence des cégeps et des constituantes de l'Université du Québec. La rareté des emplois, l'attrait de la grande ville, les nécessités de la spécialisation contribuent à une hémorragie continue de la population «jeune», celle qui a entre vingt et trente-cinq ans. Chaque région présente un cas particulier de cette règle générale, mais la conséquence est la même: la pyramide démographique se trouve tronquée, privée d'une partie des éléments virtuellement actifs sur le plan culturel. Sur le plan socio-économique, le tableau est encore plus sombre: Montréal a, toutes proportions gardées, moins de chômeurs que le reste de la province, et de nombreuses petites villes voient leur situation économique stagner dangereusement, voire se détériorer. Ces deux contraintes contribuent à rendre le public plus rare et expliquent largement la faible participation culturelle en région.

Mais il y a aussi autre chose qui agit comme frein sur le développement culturel des régions, et qui tient, cette fois, au type de relations sociales qu'on y privilégie. En effet, en région, ce qui compte d'abord, c'est l'individu, défini par les multiples réseaux auxquels il participe: réseau familial, réseau scolaire, réseau des clubs sociaux et des activités paroissiales et/ou de quartier. Une initiative culturelle, quelle qu'elle soit, est d'abord le fait d'un individu (ou du moins, elle est perçue comme telle), même si elle émane d'une instance gouvernementale ou administra-

tive. Le théâtre n'échappe pas à cette règle et il repose le plus souvent sur des individus auxquels il ne pourra pas survivre. La personnalisation des rapports, antidote à l'anonymat des grandes villes, a donc pour effet de renvoyer toute la responsabilité de l'activité culturelle à des gens susceptibles d'essoufflement, comme nous le verrons plus loin. Par ailleurs, il faut bien voir que l'insertion dans les réseaux collectifs ne se fait pas du jour au lendemain et que, de ce fait, les nouveaux arrivants sont peu à même d'exercer une action significative dépassant les cadres de l'université ou du collège qui les a engagés. Pour participer à la vie culturelle d'une région, il faut connaître les gens, les réseaux et les lieux qui la constituent. Pour faire du théâtre en région d'une manière un peu durable, il faut connaître cette région de l'intérieur, si l'on peut dire.

Parallèlement à ces difficultés structurelles, il y en a d'autres, matérielles celles-là : la rareté des salles, le problème de la diffusion de l'information, l'impossible concertation des intervenants culturels, l'impossibilité de vivre du théâtre sans rejoindre les grands centres. Passons sur la première contrainte ; les jeunes troupes montréalaises la partagent et, d'ailleurs, certains directeurs de salles municipales ou collégiales ont des politiques très favorables aux initiatives régionales. Là où la situation du théâtre en région devient facilement ubuesque, c'est sur les plans de l'information et de la planification. Voyons le cas suivant (pas du tout fictif, hélas!) : Micheline et Marcel désirent aller voir un spectacle un certain samedi. Ils devront d'abord éplucher le journal local, souvent plus soucieux de photographier le maire inaugurant un souper dansant des Chevaliers de Colomb que de promouvoir la vie culturelle. Ils découvrent, quelle chance!, qu'un concert symphonique a lieu au centre culturel et qu'un film très intéressant est à l'affiche jusqu'au dimanche (« ce soir-là c'est pas possible, on travaille! »). Il faut choisir, malheureusement! Après le cinéma, ou plutôt le concert (c'est si rare, les concerts!), Micheline et Marcel vont dans un petit café terminer la soirée. Là, trône, narquoise, une grande affiche annonçant une pièce de théâtre présentée, quel dommage, précisément ce soir-là. Heureusement que de telles frustrations, pourtant très courantes, ne risquent pas de se produire dans le mois à venir! Dans le mois à venir il n'y aura rien, ni théâtre, ni concert, ni bon film. Cette saynète autobiographique révèle bien que la rareté des événements n'exclut pas la présentation simultanée de spectacles s'adressant à un même public qui, nous l'avons déjà vu, est rare. Dans les régions, le jeu de l'offre et de la demande est singulièrement faussé. De plus, pour savoir ce qui se passe, il faut être étroitement associé aux artisans d'un spectacle ou, à tout le moins, flâner régulièrement dans des lieux d'affichage parfois étonnants (ainsi, à Shawinigan, il est recommandé d'être légèrement malade; jusqu'à tout récemment, le programme du Centre culturel était principalement annoncé dans une pharmacie). Comment, dans ces conditions, une troupe peut-elle avoir un public stable? Elle est toujours à la merci d'une concurrence imprévue, mal servie — comme tout le monde, d'ailleurs — par une information déficiente...

Et lorsque l'on en vient au chapitre des subventions, alors là, la situation du théâtre en région devient parfaitement intenable : les fonds quasi inexistantes sont saupoudrés au gré de critères fluctuants proposés par des gens « du milieu » qui, par définition, participent à certains réseaux sociaux et culturels — et donc sont exclus de certains autres. Personne n'a le sentiment de faire du favoritisme; les critères de qualité sont parfois tout simplement irréconciliables, et le réseau au pouvoir fait temporairement triompher le sien au détriment des autres. Ce qui contribue à

rendre plus difficile une certaine continuité de l'activité théâtrale. Ajoutons à ce portrait bien sombre les difficultés de ressourcement qui sont amenées par le rôle démesuré que l'on fait jouer à des individus clés (animateurs sur lesquels repose très souvent la vie des troupes), par le faible apport de sang neuf lié à la relative fermeture des réseaux, et par un milieu socio-économique souvent défavorisé que les commanditaires savent flatter en subventionnant le base-ball pee-wee mieux que le théâtre amateur.

Théâtre amateur, en effet, car le peu de support que la collectivité assure au théâtre régional le condamne toujours à demeurer « jeune » théâtre, théâtre fragile, dont le caractère parfois novateur ne parvient jamais à effacer la marginalité par rapport aux courants largement diffusés de la culture montréalaise. Comment se fait-il que le Théâtre Parminou soit un théâtre « jeune » alors qu'il a dix ans d'existence? Et les Gens d'en Bas? Et le Théâtre de Face? C'est leur marginalité qui les définit comme tels.

D'ailleurs, l'expression « jeune théâtre » a-t-elle jamais renvoyé à autre chose qu'à ce sentiment confus que les jeunes, comme les femmes ou les Noirs, sont des minorités dont on ne parle que lorsqu'on leur veut du bien, marquant alors, du même coup, l'infranchissable distance qui les sépare de ceux qui, précisément, leur veulent du bien? Parler de jeune théâtre dans le cas du théâtre en région, c'est s'exprimer par tautologie, ce théâtre étant condamné à la marginalité. Parler de tout le théâtre marginal comme d'un théâtre « jeune », c'est s'exprimer par métonymie et rappeler, bien involontairement sans doute, que dans notre société les jeunes sont des marginaux.

micheline cambron